

Le monde carcéral a souvent fait l'objet d'approches photographiques singulières, comme celles de Christophe Loiseau ou Grégoire Koryanov déjà publiées dans Fisheye. Aujourd'hui, le travail de Maxence Rifflet présenté au centre d'art Géréziépat, à Guingamp, ainsi qu'une exposition au musée des Confluences, à Lyon – nous incitent à y revenir.

Texte de Gaëlle

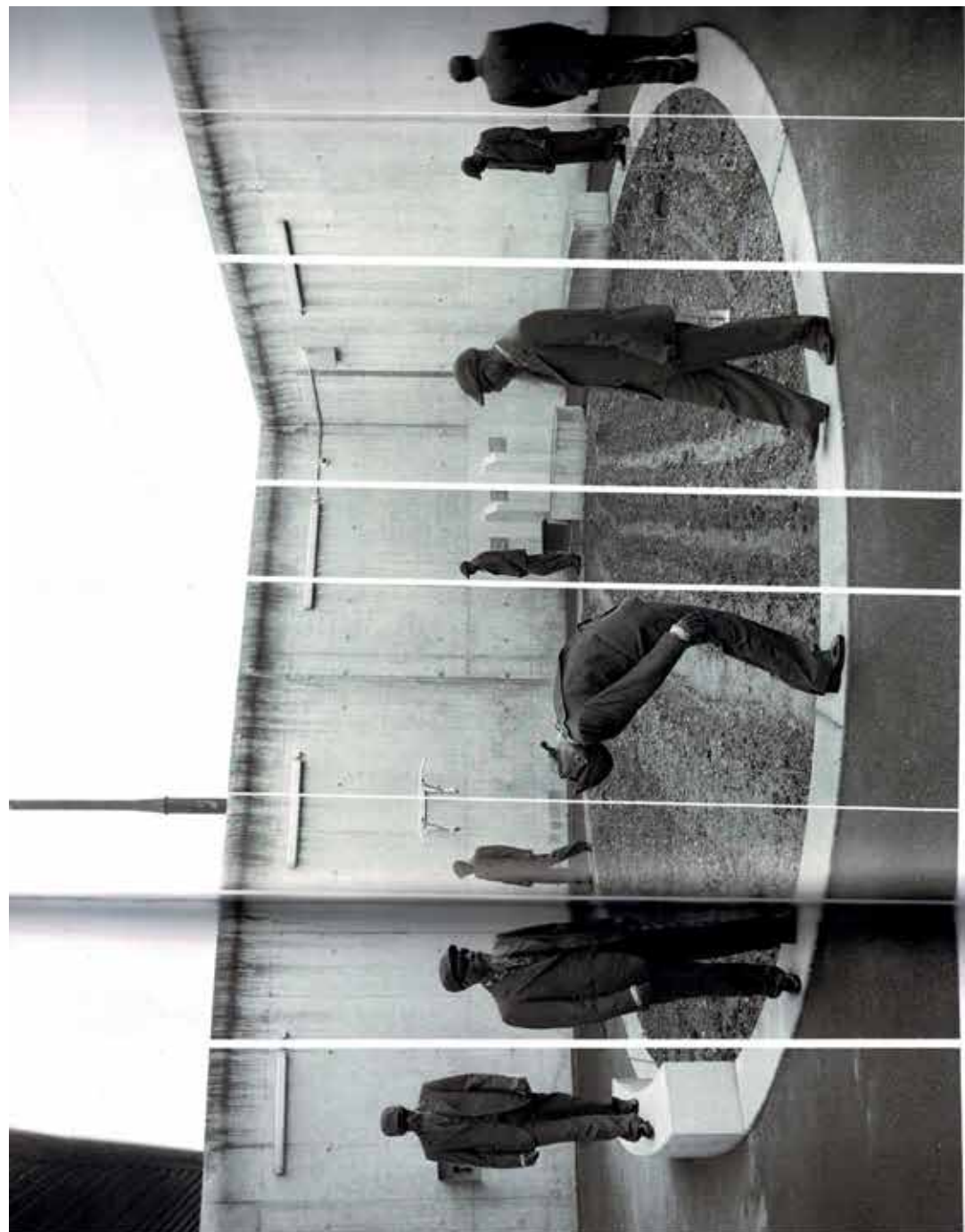
Prisons à l'épreuve des clichés

Plutôt que d'utiliser la photographie pour constater l'enfermement, j'ai voulu en faire un outil d'échange, de pensée et d'action. J'espère même qu'elle puisse servir à l'éveil d'un instrument d'émancipation, sinon de subversion...
...système qui est devenu mon sujet. Il ne s'agit pas tant de faire entrer une caméra dans la réalité carcérale... explique Maxence Rifflet. L'artiste né à Paris en 1978 a passé plus de deux ans à arpenter les prisons françaises pour en rapporter des images réalisées dans sept établissements et exposées ici sous le titre Le Grand Ordonneur et autres nouvelles des prisons. S'éloignant du reportage, du documentaire ou d'approches purement photojournalistes, Maxence Rifflet a imaginé pour chaque expérience un dispositif particulier afin de « mettre à nu le mécanisme même de l'enfermement », et interroger l'architecture. « La prison, c'est de l'architecture et beaucoup de temps, la question était de trouver comment faire sentir quelque chose de ça », et l'auteur le montre dans plusieurs de ses créations. C'est ce qu'on peut voir avec Un mouvement perpétuel (à gauche), une composition réalisée à partir de plusieurs clichés de Jilien, un détenu pris dans la cour de promenade de la centrale de Coët-sar-Sarlin – l'une des plus sécuritaires de France. Découper sous forme d'une séquence dans un minuscule espace, comme le défilant d'un

obturateur, la scène représente le prisonnier marchant autour d'un jardin en friche, dans différentes positions. Un parcours sans fin pour dire ce temps qui ne passe pas...

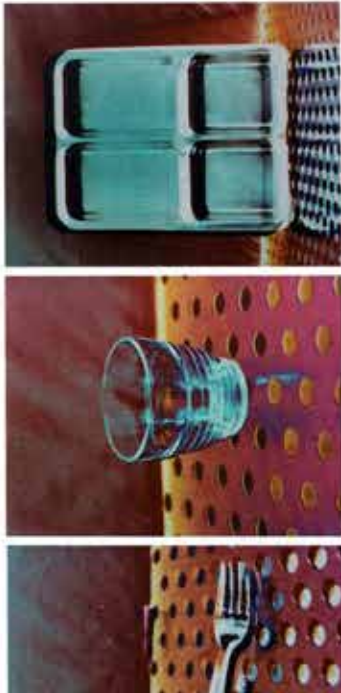
MACHINE OPTIQUE

Plus loin, on découvre Paul sur un tapis de courses, photographié en multi-exposition. Un homme qui court, venant de sortir du cadre, qui précède au photographe : « Tu pourrais photographier et tu peux photographier ma cellule, mais je ne veux pas être photographié dans ma cellule. » Un message de ne pas subir un double enfermement : celui du cadre et celui de la prison... Au fur et à mesure de ses découvertes et des architectes qu'il voit – et dans lesquels il intègre des dispositifs pour rendre compte de la singularité des lieux, sans avoir de système préétabli. C'est ainsi qu'il découvre au centre de détention de Caen une structure de l'espace très particulière où l'architecte a imaginé « d'éclairer en coupé les portes des cellules et de les faire ouvrir par dehors, de manière qu'en les développant sous un angle de quatre-vingt-dix degrés, les prisonniers, placés



d'entrée de leurs cellules, verraient le prisonnier tout en face d'eux sans qu'il leur fût possible de s'apercevoir entre eux, à cause de l'obscure qui leur serait opposé par les portes elles-mêmes ». Cette configuration originale – qui au premier pas uniquement en compte le point de vue du surveillant (et non celui d'une architecture globalement déterminée par des contraintes fonctionnelles et sécuritaires. » La photo qu'il prend ensuite de restituer cette dimension, mais elle lui semble insuffisante pour rendre compte des enjeux », alors l'auteur s'installe dans sa chambre noire avec d'autres éléments de détail – en particulier une citation de Le Corbusier publiée dans un article du Monde concernant cette même salle de ses

MAXENCE RIFFLET
PRISON CENTRALE DE
COÛT-SAR-SARLIN
PHOTO: J. VAN 2014



LE MANDALACEUR
CENTRE DE REINTON
DE CAEN, 2016
ENFIS CORPUS
ET
LE NOBLE LA GABRIELLE

prères, Maxence Bifflet déconstruit la phrase de l'architecte pour en faire un point en mode cut-up, qu'il ajoute à son image. La citation initiale « L'architecture est le jeu serré, correct et métaphorique des volumes assemblés sous la lumière » devient « Sous la lumière, l'architecture est le jeu correctif des hommes ». D'autres éléments plastiques s'ajoutent à son image qui se transforme ainsi en véritable « narration visuelle ouverte », pour reprendre les termes de l'artiste. Une œuvre qui, doucement, peut se voir de très loin comme de très près.

LE CORPS EST LA MESURE

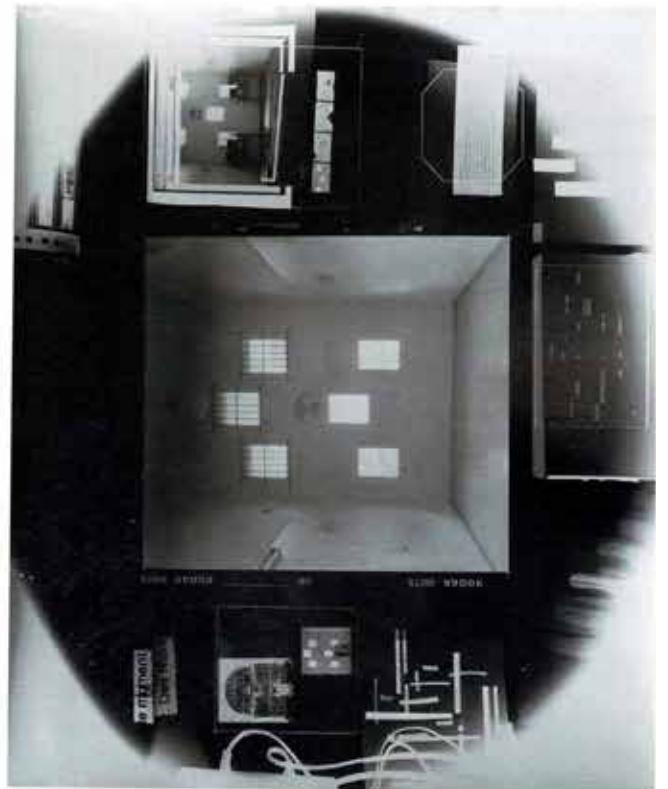
Très près, c'est sans doute en qu'éprouve Jacques F. qui, en écartant ses bras, touche les murs de sa cellule du centre de détention de Caen. Sur la photo, il sourit, entre son lit et le bureau-cuisine. « Le rapport à l'architecture est une question d'échelle dont le corps est la mesure », analyse Maxence Bifflet. Visitant le quartier des femmes de la maison d'arrêt de Blois, l'artiste rencontre Lucie qui, avec son corps, en mesure l'espace. Cet atelier transforme ce nouveau travail en performance dont les images seront collées sur les murs de la prison – les rendant ainsi accessibles à l'ensemble des détenus. Tout est une question d'échelle, comme le souligne la table géante filaire mètres de haut qui trône au milieu de l'exposition de l'artiste au centre d'art Gwiz Zagreb à Guingamp, situés dans une ancienne prison. Sur cette table, qu'on découvre



PHOTO IDENTITÉ DE LA
CARTÉ DE CIRCULATION
DE LA MAISON D'ARRÊT
POUR FEMMES DE BLOIS,
PÉRIODIQUES, JUILLET 2014.
JEU DE PERFORMER SUR TABLE
DE LA MAISON D'ARRÊT
DES FEMMES DE BLOIS
ET LES PHOTOS DU MANDALACEUR
LE MOMENT DE LAURE
DE LA MAISON
CENTRALE DE CORSE GUA
SANTHES, 2015.



en imprimant sur des chaises XXL, on trouve les images d'un jeu de memory représentant les objets remis aux prisonniers à leur arrivée en cellule. Ça gémit suggère par cette table démesurée, c'est aussi « cette instance indifférente qui organise la vie, conçoit les espaces, détermine la liste des objets nécessaires », poursuit l'auteur. Question d'échelle encore avec la photo de Robert Rudaizerman tenant entre ses mains la maquette de la prison de Mazanc, en Dordogne. L'histoire de cet établissement imaginé en 1984 par l'ancien garde des Sceaux et ouvert en 1986 est assez édifiante. « Avec Mazanc, nous avons voulu mettre en œuvre nos idées sur la prison, explique celui qui a aboli le peignoir de nuit en France. Nous étions guidés par un principe simple, dans un centre de détention, il faut tout regrouper dans un même espace. L... / Comme dans certains clubs de vacances, » liaison pour laquelle le ministère de la Justice avait choisi les architectes Nobile, Janet et Christian Demassidy – contemporains des Club Med – pour penser cet établissement devant accueillir les prisonniers en fin de peine, et préparer leur réinsertion. Mais l'administration pénitentiaire, estimant que cette organisation ne conviendrait pas à tous les détenus, a décidé de scabotiser la prison aux auteurs d'infractions sexuelles. « L'expérience a été meurtrière et discréditée, regrette Christian Demassidy. Et le regard de Grand Robert, pour reprendre le titre de l'œuvre dessinée par Maxence Bifflet avec trauit, datée dans l'ouvrage une incontournable tristesse. » Dans le barazin, celle pour l'occasion, figure un portrait bouleversant qui n'est pas



© Olling Williams / G

pas dans l'exposition. Une photo d'identité de la carte de Perout... on décroche aussi près de 100 objets fabriqués par Pomy-Mirgès, pris en 2014. Soberement tiré. Le photographe veut, un jour la pizza primitif, une lampe en carton, un photolet à saquer, un jeu d'échecs en sautoir, ou encore un piano artificiel... On pourra aussi visionner des films et des vidéos d'artistes, et prolonger l'exposition avec un parcours immersif sous forme de théâtre optique. Les séquences créées à partir d'écrites (libraires éducatives ou inspirées d'opéras conduites avec des élèves) un livret par le Théâtre Neoréal Géométrique de Lyon.

« La prison en général, ça ne voit rien dire: il manque un truc. Il y a des prisons particulières, avec des architectes, des histoires, des fonctionnaires qui sont extrêmement vortés, et l'impression que notre besoin d'information est à cet endroit-là. Il faut qu'on rentre dans le détail, marblé et traités particuliers. Ça ne me dérange pas de regarder du partage, mais ça m'intéresse quand j'apprends des choses, et quand cette dimension documentaire de "rendre compte de quelque chose" est efficace. »

D'un côté, une approche interdisciplinaire, avec une mise en dialogue des sciences pour mieux comprendre le complexe de notre monde, et de l'autre le choix du regard singulier d'un artiste. Les deux options s'opposent et se complètent d'une certaine manière. Nous avons été plus sensibles à cette, plus radicale, de Maxence Biffet - une initiative coproduite par le Point du Jour à Cherbourg, le Centre d'art Gwenzagel à Guingamp, le Centre photographique de Rouen Normandie, et le Bleu du Ciel à Lyon... mais vous pourrez vous faire votre opinion en visitant nos deux expositions, en consultant les ouvrages qui les accompagnent. ■

DÉMUTUER LES POINTS DE VUE

À l'opposé d'un regard d'auteur qui veut de restituer la dimension expérimentelle en restant à l'aveugle aux qualités plastiques des choses », l'exposition collective Prison, au-delà des murs, a choisi une autre option. Mobilisant trois institutions - le musée des Confluences de Lyon, le musée international de la Croix-Rouge et du Croissant-Rouge de Genève, et le Deutsches Hygiene-Museum de Dresde - ce projet a mobilisé un comité scientifique et de nombreux experts (chercheurs, anthropologues, historiens, magistrats, sociologues...), beaucoup d'articles contemporains (Mahmoud Bourassina, Didier Chambo, Erwan Pignon-Ernest, Mathieu Perout...), et soixante ans de l'administration pénitentiaire qu'un centre d'art dramatique. « Nous avons voulu démultiplier les points de vue sur le système carcéral en convoquant experts et institutions de tous horizons, explique Héléna Lafont-Guaurier, directrice du musée des Confluences, et inviter le citadin à s'interroger sur un sujet assez complexe. » Une proposition plurimédiale et plurilingue articulée en trois volets - Déjà vu, Humain, Non! -, et servie par une cartographie où les bureaux occupent les cellules, et placent le visiteur à la frontière entre dehors et dedans. Parmi toutes les œuvres

jevoniées - dont la très belle série Les flâneurs de Mathieu Perout - on décroche aussi près de 100 objets fabriqués par des détenus. On trouvera ainsi un crayon-pognard, une pipe à eau, un jeu de pizza primitif, une lampe en carton, un photolet à saquer, un jeu d'échecs en sautoir, ou encore un piano artificiel... On pourra aussi visionner des films et des vidéos d'artistes, et prolonger l'exposition avec un parcours immersif sous forme de théâtre optique. Les séquences créées à partir d'écrites (libraires éducatives ou inspirées d'opéras conduites avec des élèves) un livret par le Théâtre Neoréal Géométrique de Lyon.

« La prison en général, ça ne voit rien dire: il manque un truc. Il y a des prisons particulières, avec des architectes, des histoires, des fonctionnaires qui sont extrêmement vortés, et l'impression que notre besoin d'information est à cet endroit-là. Il faut qu'on rentre dans le détail, marblé et traités particuliers. Ça ne me dérange pas de regarder du partage, mais ça m'intéresse quand j'apprends des choses, et quand cette dimension documentaire de "rendre compte de quelque chose" est efficace. »

D'un côté, une approche interdisciplinaire, avec une mise en dialogue des sciences pour mieux comprendre le complexe de notre monde, et de l'autre le choix du regard singulier d'un artiste. Les deux options s'opposent et se complètent d'une certaine manière. Nous avons été plus sensibles à cette, plus radicale, de Maxence Biffet - une initiative coproduite par le Point du Jour à Cherbourg, le Centre d'art Gwenzagel à Guingamp, le Centre photographique de Rouen Normandie, et le Bleu du Ciel à Lyon... mais vous pourrez vous faire votre opinion en visitant nos deux expositions, en consultant les ouvrages qui les accompagnent. ■



• CALZADURA 100% BUELA
DESIGNER: GIANFRANCO
FRONZONI
ET CANTON DI UNIONE
SARRE, DÉPARTEMENT DE LA
SECOURS OFFICIEL CANTONNA
DE L'IDENTIFICATION

• CHAUSSURE ARIE
DESIGNER: GIANFRANCO
FRONZONI
LA PLANE DE L'ORNE, SARRE



Jusqu'au 26 juillet
Prison, au-delà des murs
Musée des Confluences
84, quai Perrache, à Lyon (69)
O www.museedesconfluences.fr
Chaque de l'exposition esté par la
musée des Confluences, le musée international
de la Croix-Rouge et du Croissant-Rouge
(Genève), et le Deutsches Hygiene-Museum
de Dresde, 24,90 €. 136 pages.

A VOIR
Jusqu'au 6 septembre
Le Grand Ordinaire
Centre d'art Gwenzagel, à Guingamp
O www.gwenzagel.com
O www.museedesconfluences.com
Édition d'un livret distribué
gratuitement sur le lieu de l'exposition.
Livres à paraître en 2021, aux éditions
Le Point du Jour.

• PRISON DES MAUPETTES,
PAR CALZADURA GONZALEZ
• QUARTIER D'ORLEANS,
PAR CALZADURA GONZALEZ



Accueil > Émissions > La Grande table d'été > Épisode : Entre quatre murs

Le 21/07/2020

Entre quatre murs

▶ ÉCOUTER (1H14)

À retrouver dans l'émission
LA GRANDE TABLE D'ÉTÉ par Maylis Boesnel

S'ABONNER

CONTACTER L'ÉMISSION

A quoi ressemble la vie entre les murs ? Désireux de s'éloigner des stéréotypes sur la prison, Maxence Rifflet joue avec les formes et la photographie pour faire émerger l'espace et le corps dans l'univers carcéral. Avec Maxence Rifflet, photographe, et Delphine Boesel, présidente de l'OIP.



"Un mouvement perpétuel", photographie issue de l'exposition Le grand emprisonneur et autres nouvelles des prisons - Crédits : Maxence Rifflet

Maxence Rifflet, photographe expose au Centre d'Art de GwynZegui ses photographies qui visent à représenter le plus fidèlement possible l'expérience de la vie en prison. Au delà de la simple représentation, il joue avec les espaces et la forme, remettant en perspective sa pratique même de la photographie.

« Une des questions c'était l'angle entre cadrer et enfermer. (...) La photographie peut être une mise en boîte absolument insupportable. En prison, ce problème devient particulièrement criant. Maxence Rifflet

« Il y a une deuxième étape de travail en atelier qui consiste à essayer de donner une forme à cette image qui devient un objet, et d'essayer de retranscrire dans l'objet ce mouvement. Maxence Rifflet

La période du confinement a vu les prisons se vider ; sans pour autant être libérés, de nombreux détenus ont eu des peines alternatives à la détention. Delphine Boesel, présidente de l'Observatoire International des Prisons revient sur cet événement et sur les conséquences à en tirer.

« Cela montre que c'est possible, il faut se saisir de ce qui a été fait pendant cette période pour réfléchir et se dire que les courtes peines de prisons n'ont pas leur place en détention et qu'on peut permettre des alternatives et des aménagements de peine. Delphine Boesel

« La prison ne peut pas être une fin en soi. Telle qu'elle est conçue aujourd'hui, elle ne fonctionne pas. Elle n'apporte, dans sa conception globale, pas les réponses qu'on m'en attend. Au contraire, elle devrait être limitée à un certain nombre de personnes. C'est aussi cette sur-pénalisation de la société qui fait qu'il faut des réponses pénales au moindre comportement, et qu'on dirait vers la sur-incarcération et le sur-enfermement. Delphine Boesel

LES DERNIÈRES DIFFUSIONS



LES PLUS CONSULTÉS

Les gauchers, contrariés par les neurosciences 1

Souffrances psychiatriques et de la psychiatrie 2

A l'heure des révolutions 3

Avoir raison avec... Judith Butler (2/5) : Gender Trouble : théorie queer et études de genre 4

Recherche, Université : la loi en débat, avec la ministre Frédérique Vidal 5

Protection des cathédrales : "On a le même rapport au patrimoine qu'avec le buffet de la grand-mère" 6

Une jeunesse allemande 7

Sous les drapeaux rouges 8

Cézanne, les maîtres et Zola 9

21 ans d'horreur pour les adeptes du Falun Gong victimes de l'oppression chinoise 10

Des milliers de clichés d'une France disparue

Photo. L'exposition Madeleine de Sinéty *Un village* ouvre à Guingamp (Côtes-d'Armor), vendredi. Un témoignage inestimable de la France rurale des années 1970, jamais montré auparavant.

Le regard magnétique d'une enfant, les ensilages du printemps, la fête du village... Ces trésors enfouis depuis près de quarante ans attendaient d'être exhumés.

Ce sera fait à partir de vendredi au centre d'art contemporain Gwinzegal, à Guingamp, avec l'exposition *Un village*, consacrée au travail hors du commun - jamais montré - de la photographe autodidacte Madeleine de Sinéty.

Tout commence pour elle dans un embouteillage : le 1^{er} juillet 1972, de retour vers Paris, après des vacances en Bretagne, elle est bloquée par les embouteillages. « Je quittai la nationale pour une petite route de campagne et décidai de m'arrêter pour la nuit dans le village le plus perdu que je puisse trouver », racontera-t-elle dans ses carnets.

Une France disparue

Poilley est un village de 500 âmes, au nord de Fougères (Ille-et-Vilaine), comme il y en a tant dans la campagne bretonne. Elle en tombe amoureuse, s'y installe et commence à photographier la vie, probablement au Nikon 24 x 36.

Le point de départ d'une œuvre colossale. De 1972 à 1981, date de son déménagement aux États-Unis, elle immortalise inlassablement le quotidien des habitants, ses voisins, ses amis. Des dizaines de milliers de clichés d'un monde en train de disparaître, celui d'une France rurale, communautaire, qui utilise encore des chevaux aux champs, au tournant de la mécanisation et de la modernité. Jusque-là, seules quelques photos, en noir et blanc, avaient été montrées, lors de deux expositions, à la BNF et au Museum of Art de Portland.

Après le décès de sa mère, en 2011, Peter Behrman de Sinéty lègue les 33 280 diapositives couleur et 23 076 négatifs noir et blanc au



Le regard magnétique d'une enfant, dans le village de Poilley en Ille-et-Vilaine.

PHOTO : MADELEINE DE SINÉTY

musée Nicéphore Niepce de Châlons-sur-Saône (Saône-et-Loire).

« Avec Peter, j'ai passé des jours entiers, dix heures par jour, à regarder les diapositives, pour en choisir 500 », se remémore Jérôme Sother, codirecteur de Gwinzegal.

Place majeure parmi les femmes photographes

Quelque 200 seront visibles à l'exposition de Guingamp (puis au Musée de Bretagne, à Rennes l'an prochain), et quatre-vingt cinq dans un livre édité pour l'occasion.

Alors que la majorité des photographes de ces années-là choisissaient

le noir et blanc, elle réalise « un travail unique. Je ne connais rien d'autre d'aussi fort, en couleur, sur cette période, avec une telle intensité de travail et sur un temps aussi long. Pour moi, elle mérite d'être reconnue, avec une place majeure parmi les femmes photographes des années 1970 ».

Peter Behrman de Sinéty trouve « formidable que le projet revienne en Bretagne. Ces photos étaient restées trente ans dans une cave, aux États-Unis. Les habitants de Poilley ont accueilli Madeleine dans leur vie. C'est auprès d'eux qu'elle est devenue photographe. »

Depuis le début du mois, des ethnologues travaillent à recueillir la parole des habitants de Poilley qui l'ont connue. « Pour ne pas avoir uniquement un regard esthétique sur ces images, mais aussi un regard d'anthropologue », présente Laurence Prod'homme, conservatrice au Musée de Bretagne.

Fabrice BERNAY.

Exposition Madeleine de Sinéty *Un village*, du 18 septembre au 17 janvier 2021 au centre d'art Gwinzegal, à Guingamp. Mercredi au dimanche, 14 h à 18 h 30. Gratuit. Livre aux éditions Gwinzegal. 188 p. 35 €.

Le Télégramme

Vendredi 25 septembre 2020 / www.letelegramme.fr / Tél. 09.69.36.05.29

Pour Peter Behrman de Sinéty, le village de Poilley représente « la mythologie de mon enfance. Ces gens étaient presque comme ma famille ».



La photographe Madeleine de Sinéty racontée par son fils

La nouvelle exposition de GwinZegal à la prison de Guingamp met en lumière les photos de Madeleine de Sinéty, prises dans le petit village de Poilley. Son fils Peter raconte son émotion.

Emmanuel Nen

Un village. C'est le nom de la nouvelle exposition proposée par le centre d'art GwinZegal dans l'ancienne prison de Guingamp. Une exposition visible jusqu'au 17 janvier, qui s'appuie sur un fonds de 52 000 photos de Madeleine de Sinéty, qui a immortalisé la vie quotidienne du petit village de Poilley, en Ille-et-Vilaine, dans les années 1970-80. Jérôme Sother (codirecteur de GwinZegal, NDLR) a une vision exceptionnelle, qui s'accorde parfai-

tement avec celle de Madeleine. Il fait revivre une œuvre », souligne Peter Behrman de Sinéty, le fils de la photographe.

« **Beaucoup d'émotion** »

L'enseignant en université, qui vit à Paris depuis deux ans, était présent à Guingamp durant deux jours, à l'occasion du vernissage. Outre sa « joie d'être là », il dit avoir ressenti « beaucoup d'émotion ». Car, pour la première fois, l'œuvre de sa mère fait l'objet d'une exposition. Grâce à un partenariat avec le propriétaire du

fonds photographique, le musée Niépce, à Chalon-sur-Saône, considéré comme le musée de l'histoire de la photographie en France.

Né en 1980, Peter a grandi avec les photos de Madeleine éparpillées un peu partout dans la maison familiale. « Le village de Poilley représente la mythologie de mon enfance. Ces gens étaient presque comme ma famille. Leurs noms faisaient partie de notre vie ». Et pourtant, il n'a mis les pieds dans le village breton que dans les années 1990, pour accompagner sa mère avec son frère aîné. « C'était très touchant de retrouver ces familles qui étaient si chères à ma mère. J'avais l'impression de les connaître moi-même ».

Des familles avec lesquelles Madeleine de Sinéty s'est liée d'amitié à partir en 1972. Un soir de juillet, la

dessinatrice et peintre parisienne a quitté la route nationale pour s'arrêter dans ce village perdu. Elle a rencontré les villageois le lendemain matin et a, de suite, sympathisé. Jusqu'à « tout quitter » pour s'installer à Poilley.

« **Elle était pleinement intégrée** »

Dan, son mari, reporter pour l'Unesco à Paris, la rejoignait le week-end. Elle était pleinement intégrée. Elle faisait les moissons, dormait dans les fermes, elle participait aux fêtes du village et organisait des soirées de projection de ses diapos à la salle des fêtes ».

À la naissance de Peter, en 1980, la famille de Sinéty est repartie aux États-Unis, pour s'installer dans le Maine, dans un petit village en pleine forêt ». Puis, à la mort du père

de famille, les villageois de Poilley se sont cotisés pour payer à Madeleine un billet d'avion afin qu'elle reprenne son travail de photographe. Leur photographe. « Elle a ensuite effectué des séjours réguliers, parfois de plusieurs mois, jusqu'en 2001. Madeleine a collecté trente ans de photos dans le village. Des clichés en couleur, ce qui était rare à l'époque », souligne son fils. « Un village », une exposition inédite à plus d'un titre.

Pratique

L'exposition « Un village » de Madeleine de Sinéty est ouverte dans l'ancienne prison, 4, rue Auguste-Pavie à Guingamp, jusqu'au 17 janvier. En accès libre du mardi au dimanche, de 14 h à 18 h 30, au centre d'art GwinZegal. Contact : tél. 02 96 44 27 78 ou e-mail, info@gwinzegal.com

À VOIR

Jusqu'au 17 janvier, le centre culturel Gwin Zegal à Guingamp fait découvrir la photographe Madeleine de Sinety. On y découvre l'âme d'un village breton des années 1970.

Les couleurs d'un monde perdu



© DE SINETY / MUSÉE NIÉPCE, CHÂLONS-SUR-SAÛNE

Tout est parti d'un embouteillage que la graphiste-dessinatrice Madeleine de Sinety, en route pour Paris, voulait fuir. En 1972, à Poilley, au nord de Fougères, elle fait halte pour une nuit, et c'est devenu l'histoire de sa vie. Cinquante ans et 56000 photos plus tard, le centre culturel Gwin Zegal rend hommage à une artiste inconnue, disparue en 2011, dotée d'un sens rare de la couleur et de l'instant juste, et dont le fonds est hébergé au musée Niepce à Châlons-sur-Saône. D'un coin perdu, Madeleine de Sinety va faire, d'une façon obsessionnelle, le

théâtre du crépuscule du monde rural. On y rit et on y meurt, on y travaille aux champs et on va à l'école, on y danse et on se marie parfois, on s'y ennue probablement souvent. Ni plus qu'ailleurs, ni moins. « Il n'est pas si évident de photographier le quotidien de gens dont on sent qu'elle est proche, qu'elle les observe avec passion. Jamais ethnologue, elle est le témoin de l'écoulement des jours de ce monde rural qui est en train de disparaître et la simplicité de son regard touche », résume Jérôme Sother, directeur artistique. La résurgence chromatique, via 60 tirages et un diaporama, de ce continent sensible à jamais disparu nous bouleverse.

+ www.gwinzegal.com

Jamais ethnologue, proche des gens, elle regarde s'écouler les jours de ce monde rural. La simplicité de son regard touche.

IMAGES/

Photo / Madeleine de Sinéty, l'amour de l'are

L'œuvre de la photographe, rassemblée dans un livre, témoigne du quotidien du petit village de Poilley, au nord de Rennes, où elle a vécu dix ans dans les années 70. Chaque détail et composition dessinent, à travers un regard sublime, un monde rural révolu.

Nous sommes le 1^{er} juillet 1972 lorsque Madeleine de Sinéty, à bord de sa voiture, s'extirpe d'une nationale bouchée par des Parisiens venus profiter de la Bretagne et de ses embruns salés. Elle, à l'inverse, voudrait rentrer à la capitale après quelques jours de vacances. La femme de 38 ans issue d'une famille d'aristocrates, illustratrice de presse à Paris, slalome le long des gwenogènes, comme l'on nomme dans le coin ces petites routes de campagne, et tombe par hasard, à 60 kilomètres au nord de Rennes, sur le village de Poilley et ses 500 habitants. Elle voudrait y passer la nuit. Elle y restera presque dix ans. Le chemin d'une photographie commence ici : Madeleine de Sinéty prépare ses affaires et part s'installer seule à Poilley. Ce qu'il reste comme témoignage de tout cela ? Un joli total de 33 280 diapositives couleur, fonds d'images trop rapidement stockés dans un grenier, ainsi que 23 076 négatifs de clichés en noir et blanc. Un regard sublime posé sur un monde rural, agricole et collectif, avant son grand chambardement sous les rouleaux compresseurs de la modernité, et dont une partie se trouve aujourd'hui mise en lumière

par la publication du centre d'art de GwinZegal à Guingamp (Côtes-d'Armor), avec la complicité du fils de la photographe, Peter Behrman de Sinéty.

Bulldozer. C'est une véritable recherche du temps perdu, des images qui rivalisent de couleurs tendres, pleines d'une chaleur qui touche nos joues, émus que nous sommes par le regard intime et profond que cette femme a posé sur la communauté qu'elle va rejoindre sans aucun mal, accueillie comme un membre de la famille. A Poilley, dans les années 70, tout le monde se connaît. Le quotidien se compose de grands travaux et de petits riens si importants : serrer les fagots, traire les vaches, repiquer les betteraves, boire du lait de jument ou manger une bonne tartine beurrée avec des pommes cuites dans la cendre. Madeleine de Sinéty immortalise des gosses qui plongent dans une rivière basse, sur le vif, déchirant le temps. Plus loin la famille Guimard s'affaire à l'intérieur d'une bâtisse en pierres dures. Le linge est suspendu à un fil, très haut. La mère Guimard nettoie avec un gant les oreilles d'un des bambins. Tous se trouvent comme vernis d'une lumière



De haut en bas : à Poilley, en juillet 1972, en 1975, et la fête au village, en mai 1973.



CENTRE GWINZEGAL À GUINGAMP. Une superbe expo photo retrace la vie d'un village breton des années 70

140 personnes au vernissage. Un millier le week-end suivant, pour les journées du Patrimoine. Environ 50 visiteurs depuis, aux jours d'ouverture. La nouvelle exposition photo présentée par le Centre d'Art GwinZegal, à Guingamp, a déjà attiré énormément de monde et ce n'est qu'un début. Car les images de Madeleine de Sinéty vont encore beaucoup faire parler d'elles dans les prochains mois, tant elles évoquent des souvenirs à tout le monde et provoquent une foule d'émotions.

Des scènes de vie croquées sur le vif

Cette exposition nous replonge dans les années 70, une époque que même les moins de 20 ans peuvent connaître, à travers les récits de leurs parents ou de leurs grands-parents. L'époque où on tuait le cochon dans la cour de la ferme. L'époque où les ados chargeaient les bottes de paille à la fourche sur la remorque. L'époque où les jeunes se baignaient dans la rivière. L'époque où on ramassait les pommes en famille pour

faire du cidre. L'époque où on jouait au foot dans un pré, il n'y avait pas forcément de lignes blanches tracées au sol mais on s'amusait bien quand même...

Une période pas si lointaine que ça finalement, mais qu'on revit étrangement à travers une seule exposition, réunissant des photos prises dans un seul village, mais qui auraient pu être prises dans mille endroits différents, et qui nous émerveillent.

Une période de transition

Des photos en couleur qui immortalisent la vie ordinaire des gens du village, qui retracent les événements d'une communauté et la vie intime des habitants d'un village rural en pleine mutation.

Madeline de Sinéty (1934-2011) se forme à l'École des Arts décoratifs, à Paris, à la fin des années 1950. Autodidacte en photographie, elle tombe sous le charme d'un petit village de Bretagne qui révèle ses souvenirs d'enfance à la campagne, Poilley, 500 habitants, petit vil-

lage à 60 kilomètres au nord de Rennes, s'organise autour de son clocher de granit, de ses maisons de pierre. Une vingtaine de fermes s'éparpillent aux alentours du bourg. Le temps semble s'y être arrêté.

Sur un coup de tête, Madeleine de Sinéty s'y installe et y habite entre 1972 et 1981. Très vite, elle se lie d'amitié avec plusieurs familles, qu'elle photographie inlassablement au travail et dans leur vie quotidienne. « De temps en temps, elle invite tout le monde à une projection de diapositives. Il fallait transporter depuis l'église, jusqu'à la salle des fêtes au plancher en terre battue, assez de bancs pour asseoir tous ceux qui venaient admirer, au milieu des cris et des rires, leur propre vie, leur travail de tous les jours, étonnés de trouver cela si beau ». En 1981, elle quitte Poilley pour aller vivre aux États-Unis.

Une décennie dans le cœur des villageois

« 30 000 diapositives en couleur étaient stockées dans notre cave. Elles sont restées dans des cartons pendant 40 ans et certaines sont exposées pour la première fois, je ne les avais jamais vues avant », témoigne Peter, le fils de Madeleine, avec beaucoup d'émotion. « Madeleine travaillait dans les champs, elle dormait dans les fermes, elle vivait dans le village à part entière ».

Jérôme Sother, directeur de GwinZegal, est subjugué par cette incroyable collection d'images : « Aujourd'hui tout le monde se photographie tout le temps, c'est devenu



Pour ce projet, Jérôme Sother, directeur du Centre d'art et de Peter de Sinéty, fils de Madeleine de Sinéty, devant l'exposition présentée jusqu'en janvier au centre GwinZegal à Guingamp.

un acte anodin. Mais autrefois, les gens ne se voyaient jamais en photo, encore moins dans un petit village isolé en Bretagne. Madeleine a photographié tous ces gestes du monde rural qui ont aujourd'hui disparu. Cela pourrait être n'importe tout en France. Entre 1970 et 1980, il s'est passé plein de choses et ces photos parlent à beaucoup de gens et à des personnes très différentes ».

Décédée en 2011, Madeleine n'aura pas eu le temps d'ordonner elle-même cette archive. Seul le noir et blanc avait été partiellement dévoilé lors d'une exposition à la BNF et d'une autre au Museum of Art de Portland. « C'est donc sans elle, avec Peter, son fils, que nous nous sommes emparés du fond des images couleur et que nous avons tenté, le plus humblement et le plus fidèle-

ment possible, de mettre en lumière son entreprise, qui n'est ni celle d'une photographe répondant à une commande, ni celle d'une anthropologue, mais l'entreprise de vivre d'un artiste partageant la vie d'une communauté soudée, d'un microcosme rural à l'orée de la modernité », poursuit Jérôme Sother.

Environ 200 photos exposées

Un gros travail a été réalisé sur les diapositives originales, pour les dupliquer, numériser, restaurer, afin de mettre sur pied cette expo exceptionnelle. 150 images qui tournent en boucle sur trois projecteurs diapos installés dans une salle annexe de l'exposition, qui accueille par ailleurs une cinquantaine de photos accrochées au mur. L'exposition sera présentée au musée de Bretagne à Rennes l'été prochain. D'ici là,

des publics de tous âges l'auront admirée et commentée à Guingamp.

L'exposition est accompagnée d'un livre aux Éditions GwinZegal reprenant une centaine de photographies, mais aussi d'une sélection de textes issus de l'abondant journal tenu quotidiennement par la photographe.

LLF



Le ramassage des pommes pour faire du cidre, une belle tranche de vie.

■ Pratique. Exposition présentée du 18 septembre 2020 au 17 janvier 2021 au centre d'art GwinZegal à Guingamp. Ouvert du mercredi au dimanche, de 14 h à 18 h 30. Entrée libre. En dehors de ces horaires, des visites gratuites sont organisées pour les groupes en contactant au préalable le centre d'art GwinZegal. Tél. 02 96 44 27 78.



Ci dessus, les Foins, Maria Touchard, en août 1974. PHOTO DE MADELEINE DE SINÉTY

••• quasi-caravagesque. Les cadrages et la façon dont la photographe joue d'instinct avec la composition permettent à de véritables tableaux d'exister, où chaque détail est sublimé, d'une crêpe bien sucrée à un petit crucifix accroché au mur du fond. Madeleine de Sinéty rend visite à tout le monde. Les Ménard à la Phiolois, les Touchard à la Couture, les Langlois à la Chape-Noire, autant de lieux-dits où le monde agricole avance avec ses petites mains qui creusent la terre...

Près de la grand-mère Maria Touchard, l'une des premières à avoir vu Madeleine entrer dans le village ce fameux soir de juillet 1972, et qui deviendra la marraine de son premier enfant Thomas, la photographe prend note des principaux événements qui composent la vie au village. Elle ne le sait pas encore, mais au fur et à mesure qu'elle participe, consigne, photographie (et remplit d'une écriture subtile et observatrice des pages et des pages de journaux intimes), elle rend compte d'un temps qui est déjà en train de disparaître. C'est le début des remembrements agricoles: on arrache les haies au bulldozer, on détruit les hauts talus qui protègent pourtant le sol de la pluie et des grands vents de mer. Tout cela afin de créer des terrains de plus grande taille pour faciliter le passage d'engins motorisés. Maria Touchard lui confie: «Y'en a qui voudraient bien s'entr' à la campagne, mais il y a des machines partout à présent, on n'a plus besoin d'eux.» La vive allure de Madeleine s'érige tambour battant face aux grains lourds du sablier qui tombent. On déplace les bancs en bois de l'église pour organiser des projections de diapos en salle des fêtes. Madeleine de Sinéty en grave certaines pour marquer des pauses. Sur l'une d'entre elles, sertie d'un coucher de soleil, on lit «Entr'acte sangria».

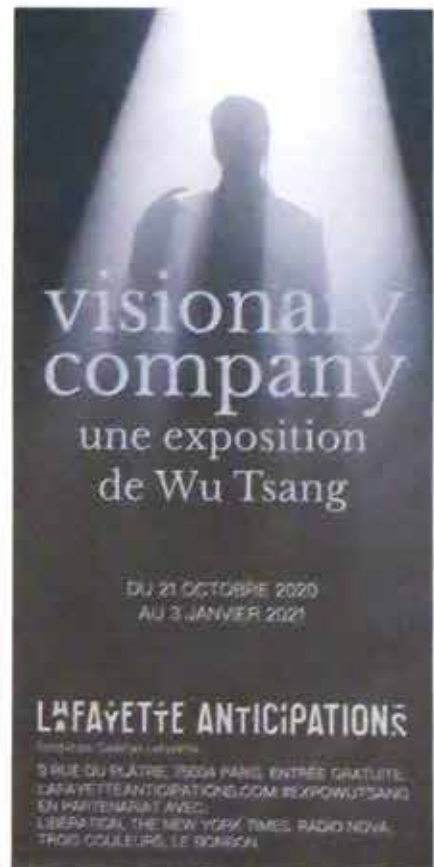
Matrone bretonne. Au début des années 80, elle doit quitter Poilly pour aller vivre aux États-Unis avec celui qu'elle épouse en 1978, le reporter et écrivain américain de livres scientifiques Daniel

Behrman. Elle retourne tout de même à plusieurs reprises dans le village breton. Son travail photographique est remarqué, plutôt pour le noir et blanc, et exposé en 1996 à la BNF, puis au Museum of Art de Portland. La publication du centre d'art de Gwin-Zegal qui donne à voir l'ampleur d'un corpus également en couleur, révèle aussi combien les femmes étaient présentes – en nombre dans ses images –, que ce soit aux travaux dans les champs ou à la maison. Maria Touchard règne en figure éternelle, matrone bretonne des blés, la portant une énorme masse de foin à la fourche quittée à être ensevelie dessous (en 1974), puis en noir et blanc brossant ses cheveux, une épingle à nourrice accrochée à la robe, une clé autour du poignet (la Veuve, 1991).

Madeline de Sinéty s'est éteinte à 77 ans le 22 décembre 2011, chez elle à Rangley dans le Maine. Les mots écrits et les images qu'elle laisse derrière elle permettent à un temps d'exister comme à tout jamais. Là, une jolie petite coupure d'enfant qui ne se réfère pas, quelque chose de vivant, d'ou coule, comme dans ses photographies, du sang. Cette façon qu'elle avait de décrire les visages et de capturer le moindre «chagrin qui revit», n'appartient qu'à elle et à tous ces êtres qui ont eu l'amabilité de l'accueillir, et de croire en la photographie.

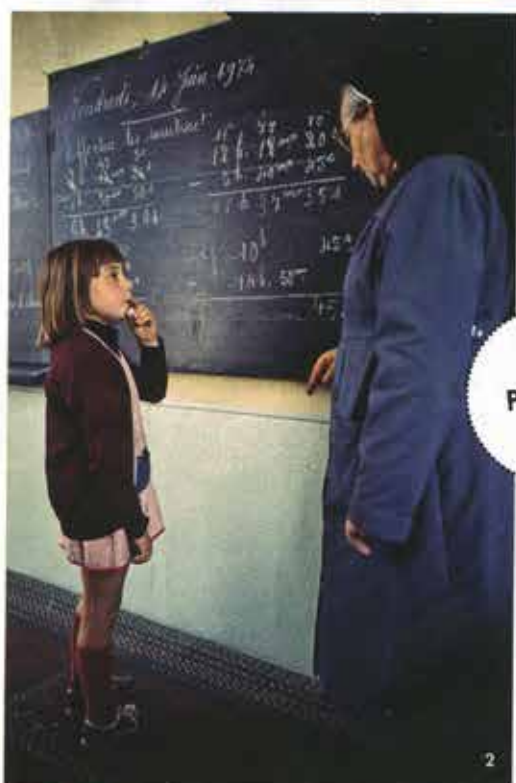
JÉRÉMY PIETTE

UN VILLAGE
de MADELEINE DE SINÉTY
Éditions OwinZegal.
188 pp., 30 €.





20 NOVEMBRE 2020



PHOTO

CARNET DE CAMPAGNE

ODE À LA VIE COLLECTIVE RURALE DES ANNÉES 1970, LES CLICHÉS DE MADELEINE DE SINÉTY RESSUSCITENT LE VILLAGE DE POILLEY ET SES HABITANTS. PAR MANOU FARINE

Depuis septembre, une petite foule se pressait au Centre d'art GwinZegal, à Guingamp. Un peu émue, comme on viendrait visiter de lointains cousins. En attendant la fin du deuxième confinement, reste le catalogue « Un village », riche d'une centaine de photographies et d'extraits du journal intime de son auteure. L'histoire ? Celle de Madeleine de Sinéty, illustratrice parisienne, qui, un jour de juillet 1972, traverse par hasard Poilley, village breizh'ilien de 500 âmes. Elle y pose ses valises et prend un appareil photo. Pendant dix ans, elle note, cadre, écrit. Et vit. Fixant petits gestes et rythme des jours, la traite des vaches, la saignée du cochon ou la cueillette des pommes. Le temps passe, lent, dur, joyeux, de baptêmes en mariages, de bals en enterrements ; un temps rural infiniment collectif qui vit ses derniers instants avant la grande mutation des années 1980. Les images baignées de couleurs 70s, d'une tendresse et d'une justesse sidérantes, disent une époque où photographier et être pris en photo étaient une affaire sérieuse. Elles disent aussi le lien entre Madeleine et les habitants du village. Même installée aux États-Unis en 1981, elle ne cessera de revenir à Poilley. Ce n'est qu'après sa mort, en 2011, que son fils découvrira la malle au trésor : 33 280 diapositives couleur et 23 076 négatifs noir et blanc. Si des tirages en noir et blanc ont déjà été exposés, en 1996, à la BNF, voici la suite de l'histoire. Comme une double opération de mémoire, et un peu de temps retrouvé. ■

« UN VILLAGE », de Madeleine de Sinéty (éd. GwinZegal).



1. « Le Pas au loup », 1972. 2. « Juin 1974 ». 3. « La Mort du cochon », famille Denoual, mars 1975. 4. « La Fête au village », mai 1973. 5. « Les Volontaires », Poilley, février 1975.

LE PORTFOLIO

LES MOISSONS DU TEMPS.



Photos Madeleine DE SINÉTY
Toute Claire GUILLOT

Page de gauche,
Mie des Fleurs
en 1972.
C-Deux, P&H-
Dia, en 1974.

Un jour de 1972, Madeleine de Sinéty découvre par hasard le village breton de Poilley. Elle y restera jusqu'en 1982, photographiant les familles, dont elle partagera la vie, des moissons aux veillées, des mariages aux baptêmes, au plus près d'un quotidien laborieux et heureux. Cette tendre chronique d'un monde rural à l'oree d'une modernisation radicale se raconte dans un livre rassemblant une centaine d'images choisies par le fils de la photographe disparue en 2011.

LA VIE EST DURE À POUILLEY dans les années 1970. Dans ce petit village au nord de Rennes, les traditions s'enchaînent, comme les saisons. Les plus petits comme les plus vieux sont mis à contribution : il faut faire les foires, traire les vaches, repiquer les betteraves, serrer les ligots, ramasser les pommes... La vie est dure, mais on s'enfonce dans le travail. Elle prend aussi des images extraordinaires, entre les soirs crepusculaires du village et, surtout, l'entrainement à ciel ouvert, au milieu de la nature et des animaux.

La vie ordinaire de ce petit village a été préservée exceptionnellement grâce au regard d'un photographe, lequel elle raconte, avec un style imagé, la nuit, dans l'écurie à Madolène de Stéréy, à l'étonnante

histoire, hétéroclite, graphiste mariée à un fonctionnaire de l'Insee, elle arrive à Pouilly par hasard, en 1972, alors qu'elle rentre de vacances pour rejoindre Paris.

Tombe amoureux du lieu et sa contribution : il faut faire les foires, traire les vaches, repiquer les betteraves, serrer les ligots, ramasser les pommes... La vie est dure, mais on s'enfonce dans le travail. Elle prend aussi des images extraordinaires, entre les soirs crepusculaires du village et, surtout, l'entrainement à ciel ouvert, au milieu de la nature et des animaux.

La vie ordinaire de ce petit village a été préservée exceptionnellement grâce au regard d'un photographe, lequel elle raconte, avec un style imagé, la nuit, dans l'écurie à Madolène de Stéréy, à l'étonnante

personnages sont saisis en plein effort, comme on ritait aux côtés de nos amis, de nos collègues, de nos collègues. Sans en être totalement conscient, Madolène de Stéréy a aussi enregistré un monde en train de disparaître. Elle a aussi photographié des gens qu'elle aime, à commencer par le duo formé par Maria Touchard, forte femme, et sa petite fille, l'espiègle Béatrice. Ses images décrivent avec humour et un sens aigu du détail la vie qu'elle a partagée, au cœur même des fermes, de la cuisine, les châtagnes qui grillent dans la pelle à trous, la toilette énergique des oreilles emmitonnées au peigne. Au début des années 1990, alors que la

photographe a quitté Pouilly de son plein gré, le cœur déçu, pour vivre aux États-Unis avec son mari, le maire du village lui envoie une lettre : les habitants, frappés par la mort inattendue de leur village, se sont cotés pour lui payer un billet d'avion et l'inviter à revenir faire des photos « avant qu'il ne soit trop tard ».

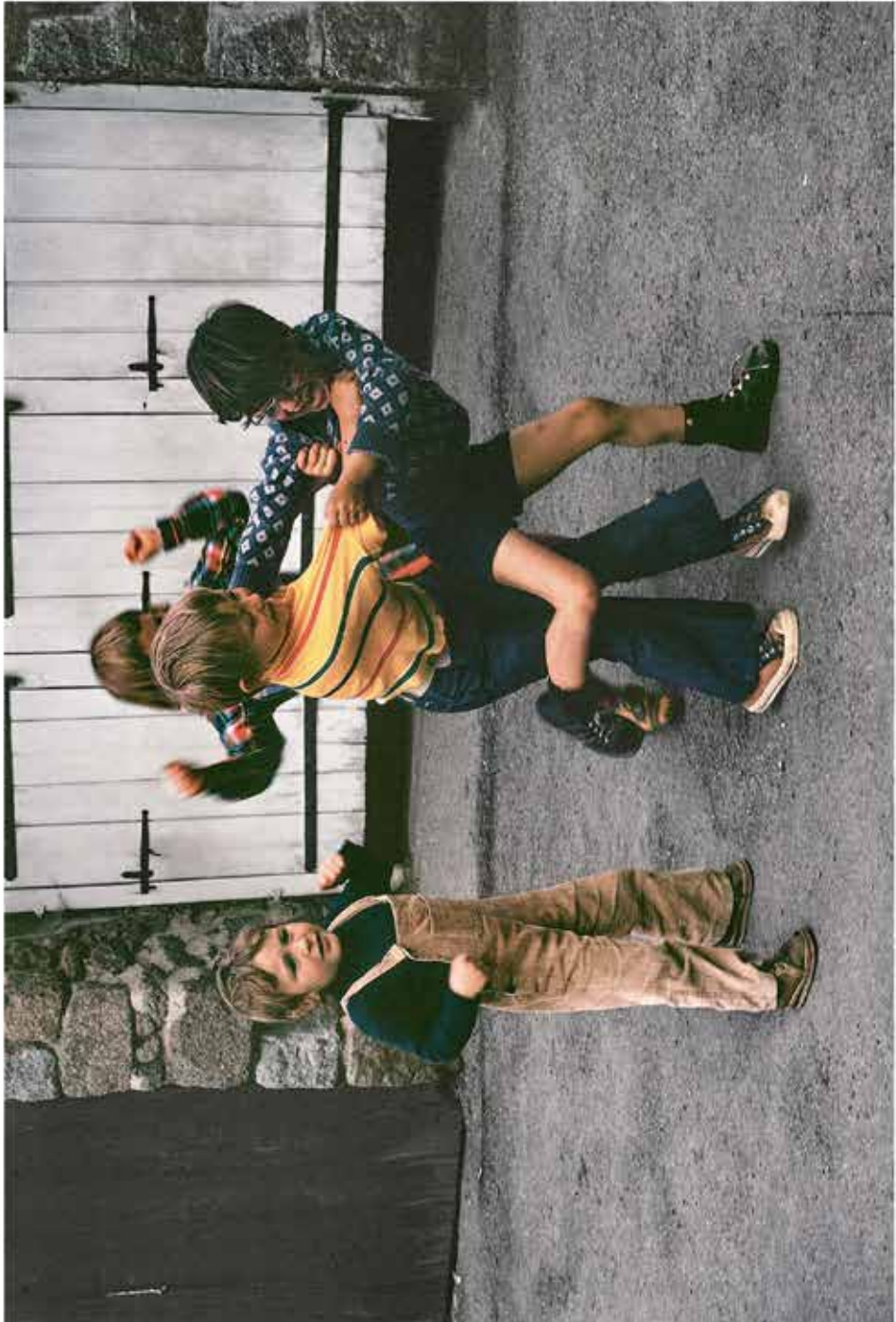
La photographie, disparue en 2011, avait exposé certaines de ses images en noir et blanc à la BNF en 1996, mais elle a laissé ses 35 200 diapositives en couleurs derrière dans des boîtes. C'est son fils, Peter Belerman de Stéréy, avec le centre d'art contemporain de Guingamp, qui a sélectionné une certaine collection d'images dans

un volume de MADOLÈNE DE STÉREY, éd. ÉDITIONS DE LA BNF, 140 P., 35 €

De gauche à droite, le village en 1973. Page de droite, le mariage de Marie-Éli Le Page de Goup en 1972.



LE PORTFOLIO



Courtesy,
Annie Leiberman
© 1974
Cristina de
Rosa - 1974
Daguerre 1838



LE PORTFOLIO



Page de droite:
chat à famille
Dorval en 1973.
Cronen,
chat à famille
Dorval
en 1978.



Nancy de Montréal





Foto di cortei
ragnobici
Jana Dornal,
in 1976.
Di sinistra,
ricolte dei
gornani (a
sinistra)





AU TEMPS DU BOCAGE

« Comme beaucoup de villages dans ce coin de Bretagne, Poilley s'enroule autour d'un clocher de granit planté au sommet d'une colline basse. Ces maisons séculaires de pierre dure et sévère, serrées silencieusement autour de l'église hautaine et triste, c'est mon pays. [...] Une vingtaine de fermes s'éparpillent autour du bourg. Il y a vingt ans à peine, de hauts talus de terre plantés d'arbres divisaient tout le pays en parcelles étroites, protégeant le sol de la pluie et des grands vents de mer. Aujourd'hui, les plus petites fermes ont disparu, la plupart des talus ont été abattus, les champs élargis pour ouvrir le passage aux imposantes machines agricoles modernes. »

Texte de Madeleine de Sinéty (1996), extrait du très beau catalogue qui accompagne l'exposition.

pason, participe aux travaux des champs, véhicule les uns et les autres. Et se cale sur le rythme des saisons – labour au printemps, foins l'été, serrage des fagots à l'automne. Elle ne rate aucun événement, ni les mariages où l'on perpétue les danses traditionnelles, ni les comices agricoles.

L'appareil toujours à portée de main, Madeleine de Sinéty immortalise tout, tout le temps. Jusqu'à se fondre dans le paysage et se faire oublier des villageois. Jamais posées, toujours saisies sur le vif, ses photos magnifient ses sujets. Elle y joue du clair-obscur dans des portraits où les visages sont caressés par une lumière chaude quand le reste de l'image disparaît sous un noir soyeux. Ses natures mortes, somptueuses, renvoient à la peinture hollandaise du XVII^e siècle, comme cette table recouverte d'une vieille nappe en vichy rouge sur laquelle restent un verre et un fond de vin dans une bouteille. Ou encore ce tirage baigné d'une lumière douce, figurant une petite fille au tablier bleu buvant son bol de lait à la cuillère.

Au fil des images se dessine une communauté soudée, où chacun aide l'autre à accomplir sa tâche. Les générations s'entremêlent, et il n'est pas rare d'en voir quatre réunies dans une même image. À l'instar de ce portrait de groupe en noir et blanc aux accents humanistes réalisé à l'occasion d'un pique-nique sous les pommiers. Madeleine de Sinéty souligne le rôle joué par les femmes, omniprésentes aux côtés de leur mari pour labourer la terre, tuer le cochon, conduire un tracteur ou aider un veau à naître. Et ce sont toujours elles qui, le soir, s'occupent de laver et de nourrir les enfants. Se dessine aussi un rapport aux animaux et à la terre puissant mais apaisé. À taille et dimension humaines.

De cet ensemble surgit encore un autre portrait : celui de la photographe, jeune femme indépendante qui n'a pas hésité à abandonner son métier pour réaliser ce travail, remplissant chaque soir des cahiers entiers dans lesquels elle consigne sa journée. Elle est soutenue par son mari, qui, resté à Paris, la rejoint le week-end. Madeleine de Sinéty a vécu ainsi jusqu'en 1981, date à laquelle elle a quitté Poilley à regret pour s'en aller vivre aux États-Unis avec ce dernier. En 1989, pourtant, le village la rappelle. Tout a changé, ses habitants voudraient qu'elle le raconte. Ils se cotisent pour lui payer un billet d'avion, comprenant l'importance de cette œuvre qui dépeint, sans jamais verser dans le passéisme, la plénitude de leur existence. Une harmonie que le monde d'aujourd'hui cherche désespérément à retrouver ●



CHAMPS CONTRE- CHAMP

C'était juste avant le remembrement et les grands bouleversements qu'a connus la campagne bretonne dans les années 1980. Les photos, douces et chaleureuses, de Madeleine de Sinéty saisissent sur le vif un monde rural révolu.

Par Yasmine Youssi



Quitter la route pour échapper au flot des Parisiens. Et prolonger de quelques heures encore ces vacances en Bretagne. Le 1^{er} juillet 1972, Madeleine de Sinéty (1934-2011) cherche donc un village éloigné de la nationale où passer la nuit. La tombée du jour la cueille à 20 kilomètres de Fougères, en Ille-et-Vilaine. Bienvenue à Poilley, cinq cent cinquante habitants, où la jeune femme restera finalement... une décennie. Comme si elle pressentait, dès ce soir-là, l'importance de son œuvre photographique à venir : 33 280 diapositives couleur et 23 076 négatifs en noir et blanc d'une beauté et d'une douceur sans égales, qui saisissent les derniers feux d'un monde rural en voie d'extinction. Celui d'avant le remembrement imposé par loi de 1954 – qui vit les terrains séparés par des haies depuis des siècles être regroupés en de gigantesques parcelles. Celui des fermes bientôt transformées en exploitations agricoles. Celui des paysans amenés à devenir agriculteurs. De ce corpus exceptionnel donné au musée Nicéphore Niépce de Chalon-sur-Saône, Jérôme Sother, codirecteur du Centre d'art GwinZegal de Guingamp, aidé de Peter Behrman de Sinéty, le fils de l'artiste, a

tiré une exposition magnifique qu'il sera possible de voir dès la fin du confinement. Mais surtout un très beau livre regroupant plus de photos encore.

Contrairement au photographe Raymond Depardon, dont l'œuvre est hantée par la ferme de ses parents à Villefranche-sur-Saône, Madeleine de Sinéty connaissait peu le monde rural. Issue de la noblesse de province, enfant elle rejoignait chaque été le château Renaissance familial dans la vallée de la Loire. Sauf qu'elle avait l'interdiction absolue d'en approcher la ferme. Son bac en poche, elle espère faire les Beaux-Arts, et se voit là encore opposer un veto parental. Ce sera donc les Arts déco, et un métier de dessinatrice à la clé, qu'elle exerce dans différents magazines comme *Marie-Claire*. Initiée par son mari, un journaliste américain, elle apprend la photographie en autodidacte quelques mois à peine avant de débarquer à Poilley.

C'est pourtant ce médium qu'elle choisit pour raconter la vie du village et de ses habitants. Elle se met d'emblée au dia-

Poilley, 1975. Deux clichés parmi les 33 280 diapositives couleurs réalisées par Madeleine de Sinéty dans le village d'Ille-et-Vilaine.

À VOIR

« Un village »

Jusqu'au 17 janvier, Centre d'art GwinZegal, Guingamp (22). www.gwinzegal.com Catalogue, éd. Gwinzegal, 180 p., 35 €.

Madeleine de Sinéty a photographié avec fascination les travaux des champs.



Travaux agricoles et jeux des enfants sont au cœur du travail de la photographe.

Pendant 10 ans, les habitants de Poilley (35) ont été immortalisés par la photographe.



Reportage

Madeleine de Sinéty a laissé plus de 56 000 photographes.

PAYSAN BRETON SEMAINE DU 27 NOVEMBRE AU 3 DÉCEMBRE 2020

Issue d'une famille noble, Madeleine de Sinéty (1934-2011) a passé les étés de son enfance dans le château Renaissance de son arrière-grand-mère en Indre-et-Loire. Des fenêtres de l'imposante bâtisse, par-delà les jardins, elle apercevait une ferme. Un monde vivant et inconnu qui lui était interdit... Plus tard, au début des années 70, alors qu'elle travaille comme illustratrice à Paris, au retour de vacances en Bretagne, elle quitte la nationale embouteillée et prend une route de traverse. Quelques kilomètres plus loin, elle gare sa voiture dans un tout petit village pour la nuit. Le lendemain, elle se réveille à Poilley (35), sort sa bicyclette de l'automobile, parcourt cette campagne inconnue et croise quelques personnes. Le début d'une aventure humaine de plus d'une décennie entre la voyageuse arrivée par hasard et les habitants. Suite à cette rencontre fortuite, Madeleine de Sinéty quitte aussitôt Paris (où son mari américain travaille pour une organisation internationale) et s'installe dans cette commune de 550 habitants à l'époque, à 15 km au nord de Fougeres. Rapidement, elle se lie d'amitié avec des familles et trouve sa place à Poilley. « Autodidacte, elle se met alors à photographier les habitants. Sans finalité, sans commande... », explique Jérôme Sother, directeur artistique du Centre d'art GwinZegal à Guingamp (22). Sans relâche, l'artiste documente ainsi le quotidien du village de 1972 à 1982. De ce travail assidu, elle a laissé derrière elle 33 280 diapositives couleur et 23 076 négatifs noir et blanc.

Des images en couleur inédites

Accompagnée de Peter, fils de Madeleine de Sinéty, l'équipe du Centre d'art s'est plongée dans cette collecte documentaire monumentale. Un travail de fourmi pour créer « Un village », une exposition inaugurée en septembre dernier. « Seules quelques images en noir et blanc avaient été présentées aux États-Unis et à la Bibliothèque nationale de France auparavant. De notre côté, nous nous sommes concentrés sur le fonds de diapos », explique Jérôme Sother. Avant de souligner le côté « Ovni » de l'artiste dont la force de l'œuvre vient bien sûr de la masse

« UN VILLAGE »

Pendant 10 ans, la photographe Madeleine de Sinéty a photographié Poilley, une petite commune bretonne. L'exposition « Un village » rend compte de ce travail sans relâche.

d'images réalisées et du temps passé en immersion au milieu des gens. « Mais aussi du recours à la couleur qui était, à l'époque, réservée aux amateurs ou à la publicité alors que le noir et blanc demeurait la discipline-reine des artistes photographes. Rappelons-nous que la première exposition en couleur date de 1976, au Moma à New-York... » À l'arrivée, 240 clichés ont été retenus pour un accrochage de 60 cadres ac-

compagné d'une projection de 180 photos pour recréer l'ambiance des grandes soirées diapos que l'artiste organisait régulièrement en réquisitionnant les bancs de l'église pour asseoir tout le village dans la salle communale. « Nous avons cherché de bonnes images, mais aussi à respecter son œuvre, ses obsessions de photographe, en montrant ce qu'elle a voulu laisser. Dans cette profession, il y a des moments et des sujets



La photographe organisait des projections dans la salle communale.



Exposition à Guingamp puis Rennes et livre réédité

Initialement, l'exposition « Un Village » devait être présentée jusqu'au 17 janvier 2021 au Centre d'art GwinZegal à Guingamp (22). Suite au 2^e confinement, elle va être prolongée pour permettre au public de la découvrir. Elle sera ensuite installée au Musée de Bretagne à Rennes à l'été 2021. En parallèle, un livre consacré à ce travail

de Madeleine de Sinéty à Poilley est proposé par les Éditions GwinZegal (35 €). Les premiers exemplaires sont partis comme des petits pains suite à l'inauguration de l'exposition, l'ouvrage vient donc d'être réédité. Information, visite ou commande : Centre d'art GwinZegal, 4 rue Auguste Pavie à Guingamp ou 02 96 44 2778.



importants. » Comme la question « omniprésente de la relation de l'homme à l'animal » qui renvoie aux interrogations contemporaines de notre société sur la mise à mort... Le fonds compte ainsi des centaines d'images consacrées à l'abattage à la ferme du cochon.

« Ces images font appel à notre imaginaire collectif »

Saison après saison, les travaux des champs rythment « ce flux de photos prises en continu, tous les jours, tout le temps » : labour, fumure, fenaison, ramassage de la paille ou des fagots, récolte des pommes... « La photographe semble fascinée par les gestes ancestraux des gens des fermes. Le spectateur perçoit une vie relativement dure, autour de tâches manuelles. Mais aussi la place de l'entraide et du partage lors des chantiers. » Dans les bistros

et commerces, à l'école des sœurs, lors des bals et des fêtes, pour les naissances, mariages ou enterrements... Derrière son objectif, Madeleine de Sinéty balait les existences. Ses images nous plongent dans le huis clos intime de toute communauté rurale de l'époque. « Univers quasi autarcique dont on n'avait pas besoin de sortir », confie Jérôme Sother. L'artiste documente en fait un moment charnière de l'histoire : « La mutation d'un monde rural qui n'a quasiment pas bougé depuis des décennies vers un monde assez proche de celui d'aujourd'hui. » On en perçoit les stigmates : le cheval omniprésent cède sa place au tracteur, le remembrement... jusqu'à l'exode rural et l'éclatement de la vie en communauté. « Madeleine de Sinéty fait appel à notre imaginaire collectif. Cette vie qu'elle montre a été vécue par les plus anciens d'entre nous ou a été contée aux plus jeunes. C'est pourquoi l'exposition « Un village » porte ce nom si générique. Elle raconte Poilley comme elle parle de n'importe quel autre village de campagne d'antan. »

Toma Dagorn